

## **Remarques sur une traduction d'un poème kabyle**

Amar AMEZIANE

*Post-doc, Lacnad-Inalco, Paris*

La traduction occupe indéniablement une place importante dans le champ littéraire kabyle contemporain. Il existe aujourd'hui un nombre croissant de traductions qui viennent enrichir la production littéraire. Cependant, dans cette multitude de textes traduits, du kabyle vers le français et à un degré moindre du français vers le kabyle, on peut relever certains problèmes récurrents, des problèmes d'autant plus importants à analyser qu'ils touchent à la littérarité même des textes sources.

Nous nous proposons d'analyser la traduction d'un texte poétique kabyle dont la lecture fait ressortir certaines anomalies qui seront soumises à examen<sup>1</sup>. Nous prendrons ici pour exemple la traduction du poème « *a lemri* » (ô miroir) pour en illustrer quelques-unes. Le poème *A lemri* (ô miroir), écrit par Cherif Kheddam et enregistré pour la première fois sous la forme chantée en 1973, célèbre la beauté féminine. Le miroir est utilisé comme un actant médiateur entre le sujet aimant et la femme, objet d'amour.

La marque stylistique principale de ce poème est l'abondance des métaphores utilisées pour rendre la beauté de la bien-aimée. Au-delà de leur fonction esthétique<sup>2</sup>, elles constituent un moyen voilé de transmettre des messages qui, sans cela, seraient perçus comme socialement inconvenants. La société kabyle traditionnelle, qui a vu grandir le poète, était régie par des règles de convenance strictes<sup>3</sup>. Aussi, pour être

---

<sup>1</sup> Cf. Yacine, *Cherif Kheddam ou l'amour de l'art*, pp. 148. Dans cet ouvrage, l'auteur transcrit et traduit en français la poésie chantée de Cherif Kheddam et analyse le parcours de ce poète-chanteur en sa qualité d'agent culturel influent.

<sup>2</sup> Cf. Bordas, *Les chemins de la métaphore*, PUF, Paris, 2003.

<sup>3</sup> A propos de la notion de convenance, Cf. Galand-Pernet, *Littératures berbères, des voix des lettres*, Paris, PUF, 1998.

accepté dans sa toute beauté, un message littéraire ne devait aucunement choquer ses auditeurs.

La métaphore de la colombe est une figure poétique très connue dans la poésie kabyle traditionnelle. La colombe est le symbole de la beauté féminine, une beauté que véhiculent des qualités tant physiques que morales. Cherif Kheddam la convoque dans la seconde strophe de son poème pour dépeindre le portrait de la bien-aimée :

*Titbirt yeksan deg uεerqub*  
Colombe des prés  
*Ur nesei leeyub*  
Sans nul défaut  
*Wer neεciq deg ubeεrani*  
Jamais éprise de l'étranger.

Voici comment T. Yacine a rendu le passage :

Telle une colombe des prés  
Bourrée de vertus  
Aimant les siens

La métaphore de la colombe constitue le noyau de la strophe. La bien-aimée y est assimilée à la colombe dont elle incarne la beauté et la grâce. L'isotopie de la beauté est renforcée par l'expression « *wer nesei leeyub* », « sans défauts, qui frise la perfection ».

La traduction transforme la métaphore du texte source en une simple comparaison. Or, cette transformation atténue la poéticité du texte. La strophe censée véhiculer la métaphore de la beauté féminine manque son objectif du fait même de ce transfert, d'autant plus que le second vers crée un véritable contresens. En effet, l'expression kabyle « *wer nesei leeyub* », qui signifie « sans défauts », n'équivaut

pas à « bourrée de vertus »<sup>4</sup>. Le contresens est encore accentué par l'usage de l'adjectif « bourrée », adjectif prosaïque, signifiant « pleine ». Loin de créer l'effet escompté par le poète, c'est-à-dire dresser un portrait aussi beau que possible de la bien-aimée, c'est l'effet inverse qui est produit : la beauté du texte-source se retrouve diminuée dans la traduction. Cette anomalie constitue un des problèmes les plus récurrents dans la pratique de la traduction. Elle trouve sa source dans la *surinterprétation* : certaines traductions font dire au texte-source plus que ce qu'il signifie réellement.

Le contresens est récurrent. Prenons un vers extrait de la seconde strophe. Procédons d'abord à la traduction mot-à-mot :

*Wer neeciɣ deg uberrani.*  
 Non-pas/étant éprise/de/l'étranger  
 N'étant pas éprise de l'étranger.

Le vers est traduit par « aimant les siens ». Ce faisant, une unité de sens très importante est évacuée : il ne s'agit pas dans le texte source de l'amour des siens, ce qui est une bonne chose en soi, mais de prudence à l'égard de ce qui vient d'ailleurs, de l'inconnu, de l'étranger. La prudence est, en effet, une valeur fortement prêchée par la société kabyle traditionnelle<sup>5</sup>. Ceci est d'autant plus vrai que, jusqu'à une période récente, celle-ci fonctionnait sur le mode de l'endogamie. Prêcher la pudeur et la prudence comme valeurs fondamentales contribuait à assurer un tant soit peu la sérénité au sein du groupe social.

Sur le plan purement sémantique, on relève certaines entorses au message global du texte poétique. Qu'on en juge par le vers suivant extrait de la troisième strophe du poème :

---

<sup>4</sup> Un dicton kabyle ancien dit : « *Sser ma drus, ma yegget messus* » (Le charme est meilleur lorsqu'il est ténu; s'il est abondant, il devient fade).

<sup>5</sup> Un dicton ancien dit : « *Lemhadra terna lqaða* » (Prudence est mère de sûreté).

*Texzer-ik mebla lehya*  
 Elle-regarde-toi/sans/pudeur  
 Elle te regarde sans fausse pudeur.

Le vers est traduit par « sans pudeur elle te regarde ». L'expression est mal rendue dans la langue d'arrivée. En effet, ce n'est pas de *pudeur* qu'il s'agit dans le vers, mais de *fausse pudeur*. D'après le *Petit Robert*, la *pudeur* est la « *gêne qu'éprouve une personne délicate devant ce que sa dignité semble lui interdire : délicatesse, discrétion, réserve, retenue* ». Le terme porte une valeur positive. En revanche, la *fausse pudeur*, signifiant une « *affectation de réserve hautaine et outrée dans tout ce qui touche à la pudeur, à la décence* », est négativement connotée. Lorsque le syntagme « *fausse pudeur* » s'accompagne de la préposition « *sans* », le tout prend une valeur positive. Or, *pudeur* et *fausse pudeur* se confondent ainsi dans la traduction. En rendant « *mebla lehya* » par « sans pudeur », la traduction inverse en français la signification de l'expression en kabyle. Si le travail du traducteur est de « *s'attacher au texte de départ tout en respectant la destination de sa traduction* »<sup>6</sup>, l'exemple montre que cette importante règle de la traduction n'est pas respectée.

Par endroits, la traduction reste littérale, d'une littéralité qui peine à rendre le sens dans la langue d'arrivée. Ce qu'on peut vérifier à travers l'exemple suivant :

*Nedleb di Rebbi i nħubb*  
 Nous-demandons/à/Dieu/que/nous-aimons  
*Nnesma-nney ad d-thubb*  
 Brise-notre/soufflera  
*Nek yid-s a nezhu a nyenni*  
 Moi/avec-elle/nous nous amuserons/nous chanterons.

Le passage est traduit comme suit :

---

<sup>6</sup> Cf. El Medjira N., « Fidélité en traduction ou l'éternel souci des traducteurs », in *The Translation Journal*, 2001.

J'implore Dieu l'aimé  
 Que souffle ma brise  
 Pour chanter avec elle.

Il s'agit visiblement d'une traduction « mot-à-mot », littérale, ce qui aurait dû n'être qu'une première étape. Ceci est d'autant plus vrai que l'expression « *nnesma-nney ad d-thubb* » est une locution figée dont l'équivalent en français est « notre tour arrivera ». Les expressions idiomatiques, on le sait, sont littéralement intraduisibles.

Venons-en à un autre type d'écueil de la traduction, qui concerne la fonction phatique<sup>7</sup>, très importante dans le discours oral (chanté, déclamé...). Dans le poème « *A lemri* », le sujet interpelle le miroir pour lui dire combien il l'envie pour la place de choix qu'il occupe auprès de sa bien-aimée :

*A lemri*  
 Ô miroir  
*Tifed-iyi lmektub*  
 Tu es mieux que moi/le destin.  
 Ton destin est meilleur que le mien.

T. Yacine traduit les deux vers comme suit :

Miroir  
 Ton destin est plus beau que le mien.

Le sens de l'expression est mal transposé, puisqu'il ne correspond pas au sens originel du vers. T. Yacine est restée sur le sens premier du verbe « *if* » (être plus

---

<sup>7</sup> La fonction phatique fait partie des six fonctions que Jakobson attribue au langage. Le locuteur cherche à établir ou à maintenir le contact avec son interlocuteur. En situation d'oralité, où locuteur et interlocuteur sont coprésents, cette fonction permet de maintenir et, parfois, de vérifier l'attention de l'interlocuteur. C'est le cas notamment dans le conte où le/la narrateur/narratrice tente de vérifier si ses auditeurs suivent, ou non, le fil de l'histoire qu'il raconte. Cf. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963.

beau). Selon le *Dallet*, l'expression signifie « être mieux ». Or, le terme servant à désigner « être beau » est le verbe d'état « *icbiḥ* ». A notre connaissance, on ne trouve nulle part l'expression « *yecbeḥ lmektub-is* » ; on dirait plutôt « *yelha lmektub-is* » (il/elle est né(e) sous une bonne étoile). Cet exemple confirme les limites de l'attitude qui prend le parti de la littéralité et qui colle au texte source.

L'évacuation, dans la traduction, de l'interjection (particule d'appel) « ô » (ô miroir !) n'a pas d'incidence sur le plan syntaxique. En revanche, elle occulte la fonction importante que cet élément linguistique occupe dans la langue de départ. En effet, le morphème se trouve au croisement des fonctions phatique et expressive dans le poème. Fondamentalement, il constitue le moyen d'établir le contact avec le miroir (personnifié) et s'associe ainsi au discours expressif du sujet. Dans la traduction, l'accent est mis sur le « destin ». Or, ce dernier étant neutre, il aurait été plus judicieux de mettre en évidence le sujet, car c'est lui qui pâtit de la situation privilégiée qu'occupe l'actant « miroir » en face de la bien-aimée. Remettre l'accent sur le sujet et réhabiliter la particule d'appel seraient plus juste. Ainsi, on obtiendrait la possible traduction suivante :

Ô miroir  
Comme j'envis ton destin !

Envier (ou jalouser) exprimerait alors un état du sujet : on dira de celui-ci qu'il est un sujet envieux. Cette subjectivité est inopportunément évacuée par la traduction.

Certaines expressions, non moins importantes, sont rendues de manière approximative. Prenons-en un exemple. La quatrième et ultime strophe du poème décrit les gestes minutieux de la bien-aimée en face du miroir :

*Temceḍ tṣeggem cceer-is*  
Elle s'est peignée/elle a arrangé/ses cheveux  
*Tqelb iman-is*  
Elle retourne/elle-même  
*Tufa ur tt-ixuṣṣ wara*  
Elle trouve/non-pas/ à elle-il manque/rien

Le passage est rendu comme suit :

Elle se coiffe  
 Se regarde avec minutie  
 A sa beauté rien ne manque.

Le premier vers, dont la structure est (S+V) + (V+COD), est rendu dans la traduction par une phrase minimale du type S+V. Certes, ce n'est pas la quantité de mots qui garantit une bonne traduction. Parfois, un seul lexème dans la langue d'arrivée suffit pour rendre une longue phrase dans la langue de départ. Il n'en est rien dans le vers traduit, de manière expéditive, par « elle se coiffe ». En effet, il est moins chargé de sens que l'expression usitée par le poète : tel qu'il est utilisé, le verbe « se coiffer » est tout à fait neutre et ne suggère point l'attitude appliquée de la bien-aimée. Pourtant, le texte originel insiste bien sur cet aspect, en juxtaposant deux expressions « *temced* » et « *tšeggem ccœer-is* » qui, par ailleurs, ne signifient pas tout-à-fait la même chose. Cette juxtaposition a une fonction importante : il s'agit de souligner les gestes que la bien-aimée exécute devant le miroir, gestes qui attisent la jalousie du sujet (l'amant). Un argument de plus pour mettre l'accent sur le sujet.

Un autre problème qui mérite d'être relevé est relatif à l'aspect<sup>8</sup> des verbes. Dans la troisième strophe, s'adressant à son interlocuteur, le sujet l'exhorte à jouir des bienfaits que procure la vision d'une belle femme :

*Zhu yid-s a gma šahha*  
 Amuse-toi/avec-elle/ô/frère/à ta santé  
 Amuse-toi avec elle, grand bien te fasse  
*S ššxab d rriha*  
 Avec/le girofle/c'est/le parfum  
 Profite de son parfum de girofle

*Nek zriy tifed-yi zzher*  
 Moi/je-sais/tu es mieux que moi/la chance.

---

<sup>8</sup> Le kabyle étant une langue aspectuelle, on évitera de parler ici de temps des verbes.

Tu es plus chanceux que moi, je le sais

Le passage est traduit comme suit :

Pour ton bonheur tu jouirais avec elle  
Avec ses bijoux parfumés de girofles  
Tu as plus de chance, je le vois.

L'idée d'exhortation est absente de la traduction. La forme impérative du verbe « *zhu* » dans la langue source cède la place au conditionnel dans la langue d'arrivée. Si dans le poème de Cherif Kheddami l'emploi de l'impératif s'explique par le discours exhortatif du sujet, en revanche rien ne justifie l'emploi du conditionnel « tu jouirais » dans la traduction. Exprime-t-il un souhait du sujet ? L'exhortation est inopportunément transformée en souhait dans la traduction.

Parfois, ce sont deux acceptions distinctes d'un même terme qui sont confondues. Reprenons l'exemple précédent :

*Zhu yid-s a gma ṣahḥa*  
*S sṣxab d rriḥa*  
*Nek zriy tifed-iyi zzher*

Seul le dernier vers de ce passage nous intéresse. Le verbe « *zriy* » a deux significations :

*Zriy* = j'ai regardé, j'ai vu.  
*Zriy* = je sais.

Le vers est rendu comme suit :

Tu as plus de chance, je le vois.

Entre les deux possibilités, la traductrice opte pour le verbe « voir ». Or, le contexte favorise le sens de « se rendre compte », de « savoir », de « prendre conscience ». En effet, le sujet prend conscience, non sans dépit, que le miroir profite mieux que lui des attributs de la bien-aimée.

## **Conclusion**

Au terme de cette analyse, on peut classer les problèmes rencontrés en trois catégories :

- (i) problèmes d'ordre linguistique ;
- (ii) problèmes d'ordre socioculturel ;
- (iii) problèmes d'ordre purement littéraire.

Les problèmes d'ordre linguistique se matérialisent dans une traduction aléatoire de termes linguistiques. Ainsi, la non-prise en compte d'éléments grammaticaux, comme l'interjection, ampute le texte d'arrivée d'une marque qui a son importance sémantique dans le texte source. Par ailleurs, le remplacement d'un vocable par son synonyme peut créer des confusions qui altèrent le sens originel.

Concernant les problèmes d'ordre littéraire, certaines libertés de la part du traducteur, comme le remplacement aléatoire d'une métaphore dans le texte-source par une simple comparaison dans le texte d'arrivée, constituent une entorse à la littéarité du poème. La négligence de la langue littéraire peut s'avérer un obstacle pour la traduction. Certaines expressions, que l'usage littéraire a figées, sont traduites littéralement sans qu'il soit tenu compte de leur fonctionnement spécifique.

Par ailleurs, l'omission des codes culturels peut engendrer de véritables contresens. L'exemple de la pudeur, comme valeur tant morale qu'esthétique, est édifiant.

Au terme de ce parcours, avouons néanmoins qu'il est plus commode d'analyser une traduction que de la faire...

## **Références bibliographiques**

- Bounfour, A. & Regam, A., *Littérature et traduction, Traduire la subjectivité*, L'Harmattan, Paris, 2002.
- Bordas, E., *Les chemins de la métaphore*, PUF, Paris, 2003.
- Dallet J.M., 1982, *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, Selaf.
- Galand-Pernet P., 1998, *Littératures berbères, des voix des lettres*, Paris, PUF.
- El Medjira N., 2001, « Fidélité en traduction ou l'éternel souci des traducteurs », in *The Translation Journal 2001*.
- Jakobson, R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- Yacine T., 1995, *Cherif Kheddami ou l'amour de l'art*, Paris, La Découverte.

## Annexes

### 1. Le poème en kabyle

*A lemri  
Tifeḍ-iyi lmektub  
Aql-iyi am umeslub  
A wi iqqlen d keččini  
Kul ssaεa ixdem-ik lhubb  
Tuzyint mi ara d-tṣubb  
Zdat-ek ad teqqen lhenni.*

*Titbirt yeksan deg ucerqub  
Wer nesei leεyub  
Wer neεciq deg uberrani  
Neḍleb di Rebbi i nḥubb  
Nnesma-nney ad d-thubb  
D yid-s a nezhu a nyenni*

### 2. La traduction de T. Yacine

Miroir  
Ton destin est plus beau que le mien  
Je suis tel un dément  
Ah ! Te ressembler  
Toi que côtoie l'amour à chaque instant  
Quand la belle descend  
Près de toi elle s'applique le henné

Telle une colombe des prés  
Bourrée de vertus  
Aimant les siens  
J'implore Dieu l'aimé  
Que souffle ma brise  
Pour chanter avec elle

*Texzer-ik mebla leħya  
 Yiss-ek d lemwansa  
 Lukan i s-tefhimed sser  
 Zhu yid-s a gma řahħa  
 S sşxab d rriħa  
 Nek řriy tifed-iyi zzher*

*Temced řseggem ccær-is  
 Teqleb iman-is  
 Tuřa ur tt-ixuşş wara  
 Zzin lqedd iwulem-itt  
 Kullec di lweqt-is  
 Tecba lexyar di řtejra.*

Sans pudeur elle te regarde  
 Tu lui tiens compagnie  
 Si tu avais compris son secret  
 Pour ton bonheur tu jouirais avec elle  
 Avec ses colliers parfumés de girofle  
 Tu as plus de chance je le vois

Elle se coiffe  
 Se regarde avec minutie  
 A sa beauté rien ne manque  
 A la beauté du visage elle joint celle du corps  
 Tout est à point  
 Comme un très bel arbre.